



La

# Revue du Mois

TOME II. — CINQUIÈME LIVRAISON

## SOMMAIRE

	Pages.
P. Puiseux . . . . .	513
Émile Bourgeois . . . . .	532
D <sup>r</sup> H. Pottevin . . . . .	548
<b>Th. Ruyssen</b> . . . . .	558
P. Juppont . . . . .	580
*** . . . . .	603
NOTES ET DISCUSSIONS :	
Alfred Binet . . . . .	619
CHRONIQUE . . . . .	622
NOTES BIBLIOGRAPHIQUES (sur la couverture).	

PRIX DE LA LIVRAISON : 2 fr. 25

PARIS

2, BOULEVARD ARAGO, XIII<sup>e</sup>

1906

Dépôt général de la Revue :

LIBRAIRIE H. LE SOUDIER

174-176, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

# LE RECUK DU DARWINISME SOCIAL

---

Peu de doctrines, dans l'histoire des idées, ont été appelées à une fortune plus éclatante que le darwinisme. Ce n'est pas que, dès son origine, le transformisme n'ait été l'objet de furieuses attaques. Aujourd'hui même, l'hypothèse darwinienne sur l'origine des espèces a subi, de la part des néo-lamarckiens et des néo-darwiniens eux-mêmes, des critiques définitives et d'importantes retouches. Mais, de très bonne heure, cette hypothèse eut le privilège d'intéresser, de passionner, outre les botanistes, zoologistes et géologues, tous ceux, théologiens, moralistes, métaphysiciens, grand public même, dont la doctrine transformiste dérangeait les préjugés et contrariait le dogmatisme. Comme il arrive toujours en pareille matière, on combattit du darwinisme, bien moins la thèse, que les conséquences ; ou plutôt, on nia la thèse pour échapper aux conséquences. Pour conserver à l'univers sa régularité géométrique, à l'homme son rang de créature privilégiée au-dessus du règne animal, au devoir son caractère d'impératif divin et immuable, on contesta que l'origine et le développement des espèces animales fût soumis à des variations sans limites et à de perpétuels tâtonnements.

Cependant, le transformisme triompha, et l'éclat de ce triomphe s'explique par les mêmes raisons qui avaient paru rendre sa défaite nécessaire. Tandis que Darwin gagnait les naturalistes par l'évidence d'observations innombrables, par la prudence et la loyauté de sa méthode, il eut bien vite, hors des milieux savants, des alliés, qu'il n'avait ni prévus ni cherchés. A ceux qui sentaient l'insuffisance de la morale et de la métaphysique éclectiques, il n'apportait pas seulement de nouvelles

raisons de douter de la belle ordonnance et de l'immutabilité du plan de la création, au moment même où commençait l'éclatante fortune de l'évolutionnisme : il leur offrait, semblait-il les prémisses positives d'une morale nouvelle. En restaurant les liens qui unissent l'homme au milieu physique et au système des espèces animales, il légitimait la tentation de chercher à nouveau dans la nature les règles de la vie morale et sociale ; il semblait fournir une base solide à un naturalisme, non plus poétique, comme celui de la Renaissance italienne, non plus théorique et abstrait, comme celui du XVIII<sup>e</sup> siècle, mais fondé sur les lois les plus générales, les plus impérieuses de la vie. On sait quelle a été la destinée de ce naturalisme, et quel prestige ont exercé sur nombre d'esprits les mots de concurrence vitale, de sélection naturelle, de survivance des plus aptes.

Le premier surtout. Ne semblait-il pas le symbole scientifique d'un fait dont les moins avisés et les plus favorisés du sort font eux-mêmes la dure expérience, à savoir, l'universelle bataille des intérêts, plus générale encore et plus âpre à mesure que la civilisation établit entre les individus, comme entre les sociétés, des points de contact plus nombreux ? Lutttes entre les individus pour la conquête du pouvoir, de la richesse, et du loisir, lutttes des sexes, lutttes entre le capital et le travail, compétitions des inventeurs, des industriels, des commerçants, guerres entre civilisés et guerres coloniales, tel est le tableau qu'offrent au moraliste les faits divers de la vie quotidienne. Quelle tentation d'interpréter ces faits comme autant de cas particuliers de l'« allélophagie », de la sombre loi en vertu de laquelle

Chaque vivant promène écrit sur sa mâchoire  
L'arrêt de mort d'un autre exigé par sa faim.

Combien cette interprétation semble plus légitime encore si, comme Darwin l'a montré avec force, la concurrence ne consiste pas simplement dans la destruction positive des êtres, mais aussi dans l'élimination négative de ceux qui ne se poussent pas assez vite vers l'air, la lumière et la nourriture. Dès lors, ce n'est pas assez de reconnaître l'égoïsme comme le fond commun des affections humaines : la conservation suppose l'agression ; il ne suffit plus d'aimer, il faut attaquer, détruire.

L'amour, suivant l'expression de M. Fouillée<sup>1</sup>, n'est que « le fils clandestin de la haine » ; la paix apparente n'est qu'un moment de la lutte, quand elle n'est pas une ruse de guerre. On a donc écrit, sous des formes multiples, des « morales de la concurrence ». A la nature, on prétend emprunter la maxime : « Soyez forts ». Tel est le thème du célèbre discours de Guillaume II sur la réforme scolaire, avec cette nuance, que ce n'est pas l'individu, mais la « patrie allemande » qu'il faut « mettre à la hauteur des luttes pour la vie ». Se débrouiller, jouer des coudes, réussir à tout prix, voilà toute la moralité du héros proposé par Kipling à l'adolescent anglais dans son roman populaire : *Stalky and Co.* En France, un livre de M. Demolins, dont le succès fut retentissant : « *A quoi tient la supériorité des Anglo-Saxons*, souligne avec effroi la moindre combativité du Français, sa faible initiative, sa tendance à confier sa destinée aux mains lourdes et routinières de l'Etat. Le titre d'un chapitre est significatif : « Comment l'éducation anglo-saxonne prépare pour la lutte pour la vie ». On veut, délibérément, former le « self made man », le « struggle for life » ; on veut surtout préparer le colon, c'est-à-dire le type d'homme appelé par profession à se suffire le plus complètement à lui-même. Et il n'est pas douteux que, si ces leçons n'ont pas sensiblement multiplié chez nous les hommes de haute lutte, développé l'esprit d'initiative et d'aventure, ce n'est pas faute d'avoir envahi la littérature, la presse et l'enseignement. On raconte que l'honnête et pacifique Félix Pécaut, visitant une école normale d'instituteurs du Midi, fut consterné par le caractère brutalement utilitaire des leçons du directeur. « — Quelle morale enseignez-vous donc ? » demanda-t-il. « — La morale du succès », lui répondit sans sourciller ce trop moderne éducateur des maîtres de l'enfance.

Aussi bien le darwinisme semblait-il n'être pas seul à justifier le nouvel impératif de la force. Déjà Lamarck, en expliquant par la transmission des caractères acquis la formation des types animaux capables de survie, préparait sans le vouloir les éléments d'une sociologie aristocratique qui devait user et abuser de l'hérédité pour justifier l'hégémonie des « castes »

<sup>1</sup> A. FOUILLÉE, *Les fausses conséquences sociales et morales du Darwinisme social*, in : *Revue des Deux Mondes*, 1<sup>er</sup> octobre 1904, p. 547.

nobles et des « races » supérieures. De Gobineau à M. Vacher de Lapouge, les « anthroposociologues » vont demander la formule de la philosophie de l'histoire à la loi biologique qui accumule dans certaines classes ou dans certaines lignées les vertus essentielles au guerrier, au chef de clan, au meneur d'hommes, et les faiblesses qui prédestinent les autres aux œuvres inférieures de la civilisation. D'autres biologistes sont frappés de l'extrême inégalité des êtres, et, du moins parfait au plus parfait, croient découvrir une progression constante dans la complexité. La perfection, pensent-ils, est fonction de la différenciation. Transposez cette formule en sociologie : c'est, posée en axiome, l'extrême division du travail, partant l'inégalité nécessaire des fonctions, la subordination des tâches vulgaires aux hautes œuvres du progrès, c'est la maxime égalitaire de la Révolution française chassée par la science du fronton de nos monuments. En un mot, contre l'idéal démocratique de la conscience moderne, contre le socialisme aussi bien que contre l'idéal chrétien, une morale aristocratique se prévaut des données les plus récentes de la biologie. Les doctrines les plus réactionnaires prennent un air inattendu de modernité, tandis que les « immortels principes », invoqués à l'appui des revendications politiques et de la révolution sociale, semblent, sous un certain biais, le rêve à la fois puéril et vieillot de visionnaires attardés. Ce n'est pas à Karl Marx, comme beaucoup l'ont cru, que Darwin donne raison, c'est à Nietzsche.

\*  
\* \*

Je n'entreprendrai pas ici de remettre au point les thèses des sociologues de droite qui font de la biologie un si étrange et parfois si scandaleux abus. D'autres l'ont fait avec toute la précision et l'ampleur désirables <sup>1</sup>. Je voudrais simplement préciser l'idée que le darwinisme et les travaux de biologistes récents nous permettent de nous faire de la concurrence sociale.

Il importe, à cet effet, de se reporter au point de vue spécial auquel s'est placé Darwin. Celui-ci, il l'a dit lui-même, a été

<sup>1</sup> Voir notamment C. BOUGLÉ. « *La Démocratie devant la Science* » Paris, Alcan, 1904.



très frappé par la lecture du livre de Malthus : « *Essai sur le principe des populations* ». Il y a vu, dessinés en traits saisissants, les effets de l'accroissement de la population : la concurrence sans pitié, l'abaissement des salaires, le paupérisme. Malthus concluait de ses observations, à l'encontre de Godwin et de Condorcet, que le développement de la civilisation ne saurait être indéfini. La lutte pour la vie, l'impossibilité d'épanouir en paix et en liberté toutes ses facultés, condamne l'homme à une certaine fixité. Une fatalité biologique impose une limite au progrès humain.

Or, toute espèce vivante se trouve dans les mêmes conditions que l'espèce humaine. Elle se reproduit plus vite que ne s'accroissent ses ressources alimentaires. « Puisqu'il se produit plus d'individus qu'il n'en peut survivre, il faut que, dans tous les cas, il y ait lutte, soit entre individus d'une même espèce, soit entre individus d'espèces distinctes, soit enfin avec les conditions extérieures »<sup>1</sup>. Sans cette limitation réciproque, il n'y a pas d'espèce qui n'arrivât plus ou moins vite à envahir la terre. L'humanité pourrait à la rigueur doubler en un quart de siècle. Un couple d'éléphants pourrait avoir, au bout de sept cent cinquante ans, dix-neuf millions de descendants vivants. Et ce sont là des races peu prolifiques. Un couple de lapins, en revanche, pourrait avoir, si aucun obstacle ne limitait sa prolifération, un million de descendants en quatre ans, le puceron plusieurs milliards en quelques semaines. Un seul esturgeon femelle peut produire trois millions d'œufs par an, le cabillaud quatre millions. Quel est donc l'obstacle qui endigue ce débordement de vie féconde, obstacle tel que la survie d'un germe, l'éclosion d'un œuf, la croissance d'un vivant jusqu'à l'âge adulte est un « accident heureux », la réussite exceptionnelle d'une gageure paradoxale ? Darwin, et c'est une des différences qui le séparent de Lamarck, n'attache qu'une faible importance à l'effet du milieu, du climat, par exemple, qui ne lui paraît exercer une action décisive que sur les confins des zones habitables, dans les régions arctiques, les déserts ou sur les hautes montagnes. La vie n'a pour lui de pire adversaire que la vie même. Certains individus d'une espèce sont détruits par ceux d'une autre espèce qui se nourrissent des premiers ; et

<sup>1</sup> *Origine des espèces*, traduction Moulinié, Paris, 1873. p. 68.

surtout la quantité de nourriture nécessaire à chaque espèce croît moins vite que le chiffre des individus qui se la disputent. C'est bien, on le voit, pour reprendre les termes mêmes de Darwin, « la doctrine de Malthus appliquée aux règnes végétal et animal <sup>1</sup> ».

De précisions en précisions, Darwin en arrive à formuler une loi de la concurrence qui nous semble, au point de vue social, d'une importance capitale : « La lutte pour la vie est particulièrement intense entre individus et variétés de la même espèce <sup>2</sup> ». On s'explique, en effet, que les individus les plus semblables se trouvent réunis sur le même sol, se disputent la même nourriture et soient exposés aux mêmes ennemis. Si, par exemple, on sème un mélange de plusieurs variétés de froment, et qu'on resème le mélange des graines récoltées, on s'aperçoit, en renouvelant l'expérience, que, de récolte en récolte, certaines variétés arrivent bientôt à supplanter les autres, tandis qu'elles tolèrent le voisinage d'herbes très différentes d'elles. En Australie, l'abeille européenne a éliminé l'abeille indigène, qui n'est pas pourvue d'aiguillon. De nos jours, en France, le campagnol chasse devant lui son congénère, le rat des champs, qui est pourtant plus fort, mais moins prolifique, et auquel il dispute victorieusement les végétaux ou les cadavres qui forment leur commune nourriture.

Nous aurons bientôt à tirer parti de cette importante remarque. Mais, quelles qu'en soient les conséquences, la conclusion générale du darwinisme est la même. Dans cette lutte implacable, tout ce qui est faible, mal armé, succombe aux plus forts, aux plus rapides, aux plus souples. Seulement, tandis que Malthus apercevait dans la concurrence un obstacle au progrès des sociétés humaines, Darwin, interprète génial des mêmes données, trouve dans la lutte la condition même de la perfection des espèces. Survivent seuls les vivants qu'une qualité accidentelle met à même d'utiliser les conditions d'existence dont leurs rivaux n'eussent pas été aptes à profiter. D'innombrables échecs émerge une adaptation heureuse que le vainqueur transmettra en sécurité à ses descendants. Ainsi la concurrence opère à la fois la sélection et la fixation de la variation

<sup>1</sup> *Loc. cit.*, p. 68.

<sup>2</sup> *Ibid*, p. 80.

utile. Elle assure, suivant l'expression de Spencer que Darwin devait reprendre à son compte dans une édition ultérieure de *l'Origine des Espèces*, « la survivance des plus aptes ».

\*  
\* \*

Telle est, brièvement rappelée, la théorie. Efforçons-nous de l'interpréter.

On pourrait, tout d'abord, invoquer contre la thèse spéciale de la concurrence les objections générales qui ont été formulées contre le darwinisme. Les plus anciennes ne sont pas toujours les plus faibles. Par exemple, la rareté des intermédiaires géologiques interposables entre les espèces authentiques demeure, en dépit des progrès de la paléontologie, une difficulté indéniable. On sait d'ailleurs le regain de faveur dont jouit le Lamarckisme, auprès d'une école récente de biologistes. Darwin, en effet, n'a-t-il pas réduit à l'excès l'influence du milieu physique au profit de la concurrence ? La destruction de germes, d'œufs, de graines innombrables ne s'explique-t-elle pas simplement par le froid, la chaleur, la sécheresse ? La sélection même ne peut-elle s'opérer en dehors de toute concurrence ? Soumettez les vivants d'une espèce à un changement climatique suffisant pour tuer les moins résistants : les plus forts, les plus souples, ou simplement ceux qui présentent spontanément des caractères individuels propres à utiliser la variation du milieu, s'adapteront, et la variété qui en pourra résulter ne devra rien à la concurrence. On se demande, d'autre part, si la présence des *petites variations*, admises par Darwin comme les plus fréquentes et les plus efficaces, suffit bien à garantir les individus menacés, et à constituer une espèce viable. Ne sont-ce pas, au contraire, les plus exposées à disparaître sous l'action du milieu ? La loi la plus générale n'est-elle pas la régression de l'accidentel au normal ? Au reste, les expériences, désormais célèbres de Vries<sup>1</sup> ne semblent-elles pas donner raison à l'hypothèse des transitions brusques d'une espèce à l'autre ? L'adage classique : *Natura non facit saltus* pourrait bien n'être ni aussi nécessaire, ni aussi universel que le réclame notre raison éprise de continu géométrique.

<sup>1</sup> *Die Mutationstheorie*, Leipzig, 1900.



Toutefois, la discussion des critiques générales élevées contre le transformisme nous entraînerait hors du cadre de cette étude. Qu'il nous suffise de serrer de près la notion même de concurrence vitale.

Darwin nous prévient lui-même qu'il emploie l'expression *Struggle for life* en un sens très général et nous met en garde de prendre à la lettre une métaphore inévitable. En un sens, tout est lutte dans les phénomènes naturels. Alternatives des saisons, oppositions du jour et de la nuit, prises de corps de l'océan et de la falaise, du vent et de la dune, du torrent et du rocher, la poésie de tous les temps a dramatisé ces duels éternels des forces cosmiques, et la philosophie, avec le vieil Héraclite, a fait de la « discorde », le principe explicatif de toute chose. Mais comparaison n'est pas raison. De la plante même, reconnaît Darwin, on ne saurait dire qu'elle « lutte contre la sécheresse », car on ne lutte pas contre une abstraction. La plante cherche à atteindre l'eau qui lui manque et à garder celle qui circule dans ses tissus. Son effort n'est ici que l'activité conservatrice propre à la vie même, et ne présente avec l'agression aucune analogie même lointaine.

Est-ce même, à rigoureusement parler, une loi de concurrence, qui contraint les espèces animales et certaines espèces végétales à vivre aux dépens d'espèces différentes ? Sans doute l'effroyable consommation d'existences que suppose l'entretien de la vie terrestre est bien faite pour émouvoir la sentimentalité populaire. Le torrent de la vie charrie des cadavres. La Vie, inlassablement, détruit ses propres créations. Tel le Dieu Kronos dévorait ses enfants. Le pessimisme a eu beau jeu à exploiter une matière aussi riche. Il est vrai que l'optimisme peut aisément retourner le problème et montrer qu'après avoir détruit, la nutrition produit. Toute cellule qui s'alimente grossit, se divise et en produit une autre. L'ovule et le germe fécond, sont-ils autre chose qu'un excédent de l'assimilation ? L'amour est ainsi le correctif de la faim. C'est la fleur qui s'épanouit sur le charnier. Mais, à vrai dire, la « lutte pour la vie » dont on ne songe point à contester ici la tragique importance, doit être soigneusement distinguée de la « concurrence vitale ». Il n'y a concurrence, à la rigueur, qu'entre vivants poursuivant une même fin et se disputant les mêmes moyens de la réaliser. Toute concurrence est réciproque, et suppose que chaque rival

a un intérêt à la destruction de l'autre. Évidemment, il n'y a rien de tel entre le loup et l'agneau, entre celui-ci et l'herbe du pré, car ni l'agneau ne peut nuire au loup, ni l'herbe à l'agneau ; le loup ne souhaite nullement la disparition des agneaux et se ferait volontiers berger pour entretenir les bercails toujours pleins ; l'agneau ne veut point mal de mort à l'herbe du pré et s'accommoderait fort de pâturages toujours verdoyants. Mais, si les agneaux sont rares ou bien gardés, si le pâturage est desséché ou enclos de grillages, la concurrence met aux prises les loups entre eux ou avec les carnivores capables d'attaquer les agneaux, et ceux-ci entre eux ou avec les autres ruminants.

Ainsi, pour apporter une première limitation à la thèse darwinienne de la concurrence, nous n'aurons pas même besoin d'observer, avec MM. Perrier et Houssay, que, dans la lutte des espèces différentes, la force brutale est un élément de victoire très imparfait ; que « les gigantesques Ptérygotus ont disparu tandis que les insectes pullulent », que « les énormes orthocères, les puissants ancylocéras sont anéantis, tandis que les poulpes subsistent ». Car, à vrai dire, ce n'est pas la concurrence, au sens propre du mot, qui a rayé ces géants de l'encyclopédie des vivants. Par exemple, l'apparition de petits ovivores qui se seraient nourris de leurs œufs, a suffi à détruire les grands sauriens et les grands oiseaux primitifs ; on peut supposer encore, que les variations climatiques ont rendu la vie particulièrement difficile à des vivants auxquels leurs dimensions mêmes rendaient peu abordables les retraites tutélaires. Nous n'invoquerons pas davantage, avec MM. Espinas<sup>1</sup>, Vuillemin<sup>2</sup>, Kropotkine<sup>3</sup>, Bouglé<sup>4</sup>, les cas si curieux et aujourd'hui si bien étudiés de « parasitisme », de « commensalisme », d'« entr'aide », de « mutualisme », constatés entre espèces différentes. Car ces faits se passent sur un terrain qui n'est pas proprement celui de la concurrence vitale. Que le lichen soit composé d'une algue et d'un champignon si étroitement unis qu'on ne sait discerner lequel est l'hôte et lequel le parasite ; que, dans la tuberculose, les grands phagocytes et les bacilles de Koch

<sup>1</sup> *Les Sociétés animales*, Paris, 1877.

<sup>2</sup> *L'Association pour la vie*, in : *Revue Générale des Sciences*, 1902.

<sup>3</sup> *L'Entr'aide*, traduction française, Paris 1906.

<sup>4</sup> Ouvrage cité.

prospèrent en commun et l'un par l'autre aux dépens de l'organisme qui les contient<sup>1</sup> ; que certaines fourmis prodiguent leurs soins aux pucerons qui leur fournissent de bonne grâce une sécrétion dont elles sont friandes, ce sont là, si l'on veut, autant de correctifs, qui restreignent l'universalité de la lutte pour la vie, et apportent au « solidarisme » de précieuses données. Mais en quoi l'âpreté de la « concurrence » en est-elle atténuée, si celle-ci ne doit s'entendre, en bonne définition, qu'entre congénères ? Ne pourrait-on soutenir, au contraire, que ces formes imprévues de mutualité sont des armes de combat, des variations conjuguées qui mettent les deux associés hétérogènes en meilleure posture que leurs congénères pour l'attaque et la défense ? Tel est bien le cas du pagure pour qui l'anémone de mer campée sur sa coquille constitue un gardien redoutable<sup>2</sup> ; tel est encore, pour reprendre l'un des exemples cités plus haut, le cas de l'association, meurtrière pour les tissus, du phagocyte et du bacille de Koch.

\*  
\* \*

C'est donc, encore une fois, sur le terrain bien circonscrit de la concurrence, c'est entre congénères qu'il nous faut rechercher si la lutte est aussi implacable que le veut le darwinisme.

Or, il est évident que les individus les mieux conformés d'une espèce peuvent profiter sans combat, ou même sans effort, des circonstances défavorables qui ont éliminé les moins aptes. Les hivers rigoureux, la sécheresse, la famine font des hécatombes de vivants, dont la mort laisse le champ libre aux survivants de leur espèce. Un naturaliste américain, M. H. Bumpus, a illustré d'observations précises cette élimination des moins aptes<sup>3</sup>. Il étudie notamment les cadavres de 136 moineaux tués ou blessés par une tempête, et les compare à un certain nombre de moineaux restés indemnes. Il trouve des différences frappantes.

<sup>1</sup> Cf. LE DANTEC, *Tuberculose et affections chroniques*, in : *Revue de Paris*, 15 octobre 1905, p. 768. Comparer les relations des Paramécies et des Zoochlorelles, d'après RIETSCHE. *Le rôle des bactéries dans la nature*, in : *Revue scientifique*, 13 août 1887, p. 207.

<sup>2</sup> Cf. GUÉNOT, *Moyens de défense des animaux*, in : *Revue scientifique*, 9 avril 1898, p. 456.

<sup>3</sup> *Revue scientifique*, 22 avril 1899, p. 502.

De ceux qui ont succombé, les uns sont plus lourds que le moineau moyen, d'autres ont la tête ou les pattes plus courtes, le crâne moins long, le sternum réduit. En général, les caractères extrêmes se sont trouvés défavorables : la plus grande ou la plus petite longueur, la plus large ou la plus faible envergure. Ce sont donc les types « aberrants » qui sont les plus exposés. Sans doute les survivants bénéficieront d'une catastrophe qui leur abandonne sans partage les graines et les insectes d'un territoire. Mais où est la concurrence ? C'est contre le vent, et non l'un contre l'autre, c'est pour vivre et non pour détruire, que les moineaux ont épuisé l'effort fragile de leurs ailes. C'est ainsi qu'une épidémie peut décimer une famille au profit des héritiers survivants.

Lors même, d'ailleurs, qu'une rivalité véritable met aux prises les individus d'une même espèce, il est rare qu'elle affecte la forme du combat. Quant une horde de gazelles dévore un pâturage, les plus faibles qui restent en arrière ne trouvent plus aucune nourriture et sont exposées à la dent des fauves. Mais peut-on dire que les plus fortes du groupe les aient éliminées violemment ? Pas plus qu'on ne parlera de luttes véritables entre les graines d'un semis qui germent et donnent une moisson, et celles qui sont la proie des insectes ou des bactéries de la putréfaction. S'il est, d'autre part, un type achevé de concurrence entre congénères, n'est-ce pas la lutte des mâles pour la conquête des femelles ? La griffe, la dent, la corne et l'ergot y jouent un rôle violent. Et pourtant, remarque M. Bouglé<sup>1</sup>, il est rare que ces luttes amoureuses aillent jusqu'au sacrifice du vaincu. Dédaigné par la femelle, le plus faible est simplement réduit à la fuite et au célibat. Il se produit encore, en dehors de ces cours d'amours, des duels d'animaux de même espèce, duels de taureaux, de rennes, de chiens. Mais presque jamais l'un des adversaires ne reste sur le terrain. Les fourmis passent pour batailleuses. Introduisez cependant à l'extrémité d'une branche de sureau, au milieu de fourmis occupées à traire leurs pucerons, une fourmi d'une autre espèce. Prestement, mais sans autre dommage, ainsi que je l'ai noté constamment, l'intruse est précipitée à terre. On a observé, il est vrai, de véritables guerres entre fourmilières ; il en surgit même entre fourmis de

<sup>1</sup> Ouvrage cité, p. 201.

de même espèce. Huber en a constaté entre les fourmis fauves des forêts; Moggridge entre les fourmis agricoles (*A. Barbara*). Plus rarement, la guerre éclate entre abeilles ou guêpes. Mais, le plus souvent, la lutte se produit entre hyménoptères d'espèces différentes et il faut bien reconnaître que ces formes aiguës de la concurrence directe constituent, au milieu des deux cent mille espèces animales, une remarquable mais peu significative exception.

Convient-il donc de s'inscrire en faux contre la loi si précise formulée par Darwin : la concurrence est particulièrement rigoureuse (*severe*) entre vivants de même espèce ? En aucune façon. La loi darwinienne exprime une vérité rigoureuse, *si l'on suppose réalisées certaines conditions*. Un texte de Darwin est, à cet égard, caractéristique : « On a démontré expérimentalement qu'un morceau de terrain ensemencé d'une seule espèce d'herbe donne moins de produit, soit quant au nombre des plantes, soit quant au poids d'herbage sec, qu'un morceau d'égale surface ensemencé d'herbes appartenant à différents genres<sup>1</sup> ». Mais l'artifice, commode pour la démonstration, qui consiste à assigner un sol restreint à la concurrence, dénature sensiblement les conditions normales de l'expérience. La vie n'est pas répartie par espèces sur autant d'îlots. Contre la concurrence réciproque, plantes et bêtes ont la ressource de l'émigration. Si, par exemple, on admet avec beaucoup de biologistes que le sein de la mer a donné naissance aux premiers germes vivants, il est évident qu'un champ immense a été ouvert à la multiplication de la vie, du jour où certaines espèces ont réussi à vivre dans l'eau douce et à l'air libre. Bien plus, les vivants peuvent tenter des essais d'adaptation dans des milieux nouveaux, parmi des rivaux moins gênants que leurs propres congénères. C'est ainsi que l'acclimatation réussit surtout pour les plantes les plus différentes de la flore locale.

D'autre part, l'énoncé même de la loi darwinienne ouvre à la multiplication de la vie une échappatoire inattendue. Si, en effet, des vivants rigoureusement semblables, entassés sur un sol restreint, se nuisent mutuellement, ne se toléreront-ils pas davantage, s'ils réussissent à introduire dans leur groupement une certaine différenciation, ou si une certaine association rend la

<sup>1</sup> Ouvrage cité. p. 118.



défense plus efficace, la conquête de l'aliment plus fructueuse ? C'est ici le cas de rappeler, non plus le parasitisme, le mutualisme sous toutes ses formes, qui rendent solidaires des êtres très différents : chat et trèfle incarnat, bactéries du sol et herbivores, fleurs et papillons, etc., mais les véritables « sociétés animales ». Nous entendons par ce terme toute réunion d'individus de même espèce mettant leur effort en commun pour réaliser une même fin utile à tous les individus ou à l'espèce. Nous n'avons pas à décrire ici ces différents types d'organisation sociale chez les animaux. Qu'il nous suffise de signaler un trait qui leur est commun : le propre de l'association est de rendre possible l'exercice des fonctions auxquelles l'individu seul ne pourrait suffire et, par suite, d'introduire dans la vie de l'espèce une variation, une complication, parfois même une véritable différenciation, qui atténue la concurrence entre les individus. La différenciation est manifeste dans les sociétés les plus parfaite, dans les cités de fourmis et d'abeilles. Seules, les ouvrières infécondes travaillent et nourrissent les mâles et les femelles destinés à assurer la perpétuité de l'espèce. La différenciation est poussée plus loin encore dans les cités de fourmis esclavagistes observées par Huber<sup>1</sup>. Ces fourmis, habituées à se faire nourrir par les fourmis esclaves, ne sont plus que des animaux de combat, incapables de subvenir eux-mêmes à leur alimentation. Il est évident que ces organisations suppriment la concurrence entre les associés, en leur permettant de retourner plus utilement toute leur énergie combative contre les ennemis du dehors ou contre le milieu physique. La lutte pour la vie subsiste : mais la concurrence disparaît à mesure que la division du travail rend les individus moins semblables entre eux. La loi de Darwin est ainsi confirmée par ce qui pourrait paraître une exception.

Il est vrai qu'on ne trouve guère, en dehors des « sociétés de reproduction », une différenciation aussi accentuée. Les sociétés de transport : bancs de poissons, nuées de sauterelles, vols de canards sauvages, etc. ; celles de chasse ou de défense : bandes de loups, de corbeaux, de singes, etc., semblent ne présenter rien de plus à l'observateur qu'une coalition d'actes semblables dont

<sup>1</sup> *Recherches sur les fourmis indigènes*, Paris, 1807, p. 180 ; Cf. ROMANES, *L'Intelligence chez les animaux*, tome I, p. 55 et suivantes.

chaque individu aurait pu s'acquitter seul. Mais y aurait-il abus à considérer le groupe comme une sorte d'individu dont l'activité collective diffère de celle de ses membres ? Par exemple les larves d'un diptère, la *Sciara militaris*, s'agglutinent en une sorte de long serpent gélatineux de quatre à cinq mètres de longueur, qui va chercher un endroit favorable à la formation de la chrysalide<sup>1</sup>. Si la colonne traverse une route et se trouve coupée par une roue de voiture, elle se reforme aussitôt. Rien n'est plus homogène, assurément que ce groupement. Mais la *Sciara*, devenue apte, quand elle s'associe, à un voyage qu'elle aurait grand'peine à accomplir seule, est en quelque sorte différenciée d'elle-même, par suite plus apte à la lutte pour la vie et soustraite aux nécessités de la concurrence intérieure à l'espèce. On en pourrait dire autant des « sociétés nutritives » de polypes et de tuniciers, des ascidies composées, ou même des groupes accidentels d'animaux capables de vivre seuls. M. Gravier a vu, au mont Saint-Michel, une chasse formidable livrée à un aigle par une bande d'hirondelles<sup>2</sup>. Celles-ci harcelèrent si bien le roi des airs qu'elles finirent par le mettre en déroute. Le groupe a donc pu déployer des qualités de courage offensif dont l'individu n'était pas capable. Il est plus que l'addition mécanique des unités composantes. L'individu groupé est autre, plus complexe, mieux doué que le solitaire. Une fois de plus, la loi de Darwin subsiste à condition qu'on l'interprète : mais la formule abstraite de la concurrence entre congénères s'accorde mal avec la complexité du réel. Il suffit, pour la démentir, que la conscience obscure d'un intérêt commun suscite la variation utile entre toutes qu'est l'association. M. Houssay a pu écrire : « Le succès est assuré, non plus à ceux qui pratiquent la concurrence vitale avec le plus d'ardeur, mais à ceux, au contraire, qui ont su y apporter des ménagements en la supprimant plus ou moins vis-à-vis d'autres êtres de choix. La prospérité d'une espèce est proportionnelle à sa sociabilité, non à sa combativité<sup>3</sup> ».

<sup>1</sup> A. BRANDT, *Vergesellschaftung und gegenseitiger Beistand bei Thieren*, Hambourg, 1897, p. 5.

<sup>2</sup> *Revue scientifique*, 24 septembre 1898, p. 410.

<sup>3</sup> HOUSSAY. *Sociabilité et morale chez les animaux*, in : *Revue philosophique*, mai 1893, p. 485.

\*  
\* \*

M. Maurice Spronck, discutant un soir en conférence contradictoire avec M. Charles Richet, s'exprimait ainsi : « La guerre est un phénomène biologique contre lequel nos volontés et nos efforts ne pourront rien. Il y a lutte perpétuelle entre les vivants ; de même, il doit y avoir lutte entre les hommes. La théorie de la guerre nécessaire est une théorie scientifique : car la guerre est la loi même de la vie ». Aussi bien ces termes pourraient-ils s'appliquer à la guerre civile, à la grève, au lock out, à toutes les formes, en un mot, de la concurrence sociale. Or, si l'analyse qui précède est exacte, on voit ce qu'il faut penser des prétentions scientifiques de certains littérateurs sociologues et du dogmatisme simpliste qui croit pouvoir tirer d'inductions biologistes, interprétées à la légère, la formule des conflits sociaux. En fait, en admettant même, avec les bio-sociologues, qu'on puisse conclure sans restriction du « règne animal » au « règne humain », il faudrait faire subir à la théorie les trois correctifs suivants.

1° Bien que les hommes se trouvent précisément dans la situation exceptionnelle supposée par Darwin, en ce sens que leur espèce occupe la surface limitée de la terre habitable, donc elle a pratiquement achevé la conquête, c'est un fait que les prévisions de Malthus ne se réalisent pas. L'humanité, au total, croît sensiblement moins vite que la production des ressources alimentaires. L'homme est le seul être qui, non content de s'adapter au milieu, ait réussi à modifier profondément le milieu même pour l'adapter à ses besoins. A la chasse au gibier comestible s'est ajoutée la destruction systématique des espèces nuisibles ou simplement rivales, plus tard la domestication et l'élevage des espèces utiles, puis l'agriculture, dont la fécondité est susceptible de croître presque indéfiniment à mesure que les procédés empiriques font place à ceux d'une culture scientifique, véritable « industrie » alimentaire. Enfin le perfectionnement des moyens de conservation, desséchement, stérilisation, frigorification, la rapidité et le bon marché des moyens de transport, permettent, presque en tout point du globe, de réparer l'effet destructeur de l'hiver, de la sécheresse, de l'incendie, de la guerre. Les grandes famines qui ont désolé le moyen âge sont, en fait, éliminées de l'histoire. La disette est moins à redouter

dans les agglomérations très denses comme Londres, dans les régions surpeuplées telles que la Belgique, le bassin du Yangtsé-Kiang, le Japon, que dans la brousse africainé ou la steppe russe, où la population est très clairsemée. L'approvisionnement n'est nullement une question de population, mais de travail, de voies de transport, de prévoyance, de crédit, — et de paix. Sans doute, la destruction des gros carnassiers, des insectes, des parasites, des microbes, l'invention des engrais, des serres, des conserves, des chemins de fer, sont, en un sens, des instruments de combat, mais de combat contre le besoin, la nature physique, les espèces nuisibles. Il est bien évident, en revanche, que la « concurrence » humaine en est d'autant atténuée. C'est à l'homme surtout qu'il est juste d'appliquer la formule que nous énoncions plus haut : la lutte extérieure de l'espèce pour la vie a pour fin et pour effet l'atténuation de la rivalité interne.

2° Pour l'homme, comme pour les espèces animales, la force brutale n'est pas la meilleure protection, et elle l'est de moins en moins. Bossuet n'a pas célébré sans raison la « chute des Empires ». Tous les grands États militaires se sont écroulés avec fracas. Ceux-là seuls ont duré, comme l'Empire romain, qui mettaient la puissance armée au service d'une forte organisation politique et juridique. La guerre a bien pu être le principal mode d'approvisionnement des sociétés primitives, qui vivaient de pillage ou du travail des esclaves : Au cours de l'histoire, elle devient de moins en moins rémunératrice, eu égard au capital engagé. Elle affecte même de devenir purement « défensive », formule à coup sûr peu sincère, qui souligne toutefois le caractère exceptionnel des conquêtes de pure force, et l'importance prépondérante des conquêtes pacifiques de l'industrie, du commerce, de l'art et de la science. L'adage : « la marchandise suit le pavillon » est victorieusement démenti par les faits. C'est ainsi qu'au commencement de 1906, le crédit financier des petits États pacifiques d'Europe est supérieur à celui des grands États militaires, l'Angleterre exceptée. Cent francs placés en fonds d'État rapportent 2 fr. 96 en Suisse, 2 fr. 98 en Belgique, 3 fr. 05 en Hollande, 3 fr. 19 en Danemark contre 3 fr. 36 en Allemagne, 4 fr. 02 en Autriche, 4 fr. 14 en Russie, 4 fr. 35 au Japon. L'importance du commerce extérieur, évaluée par tête d'habitant, produit une indication concordante. Voici quelques chiffres pour 1900 :

Pays	Valeur par tête d'habitant	Droits perçus à l'importation p. 100 ad valorem
Pays-Bas . . . . .	1490	0
Belgique . . . . .	608	2
Suisse . . . . .	590	4
Angleterre . . . . .	534	5
Allemagne . . . . .	234	8
France . . . . .	233	9
Espagne . . . . .	145	14
Italie . . . . .	95	18
Autriche-Hongrie . . . . .	87	15
Russie . . . . .	29	35

Maintiendra-t-on, en face de ces chiffres, la maxime « place aux forts »? Sans doute, on le pourra, si l'on tient pour des « forces » la diffusion de l'enseignement, la probité, l'énergie, l'initiative, l'ordre intérieur. Mais que nous voici loin de la biologie!

3° La sociabilité animale ne varie pas sensiblement sous nos yeux. Les ruches de nos abeilles ne sont pas des cités plus parfaites que celles de l'Hymette. On pourrait même citer des cas de sociétés animales, les castors par exemple, que le contact de la civilisation humaine a contraints à la dispersion. C'est un fait, au contraire, que la sociabilité humaine croît en un double sens.

D'une part, en effet l'humanité tend à prendre conscience de son unité. Le fait est relativement récent. Il remonte au moment où les grandes explorations font connaître à l'Européen, avec la configuration du globe, les limites concrètes de l'espèce humaine. L'« humanité », dès lors, cesse d'être une abstraction; elle est, sinon une société effective, du moins une société en puissance. Quelles que soient les discussions des anthropologues sur la diversité des races, une société est possible entre les hommes de toute couleur, du moment où ils peuvent échanger des marchandises, des services et des idées. De fait, cette société s'organise. Le « droit international », œuvre chaque jour plus complète d'une civilisation récente, se superpose au droit civil, dont il n'est que l'extension.

D'autre part, la sociabilité se développe au sein des groupes humains, en raison même de leur complexité. La division croissante du travail rend tout homme solidaire d'un plus grand nombre de ses semblables. L'œuvre de la civilisation requiert



un nombre chaque jour accru de « spécialités », dont les ouvriers sont étroitement dépendants les uns des autres. *Vae soli!* Ce n'est pas à dire, peut-être, qu'une charité plus fraternelle adoucisse les mœurs; il suffit pour notre thèse que la mutualité des services rendus avive en chacun la conscience de ses dettes et de ses créances.

Or, il est évident que tout progrès, extérieur ou intérieur, de la sociabilité humaine, rétrécit le champ de la concurrence violente. L'œuvre commune de la civilisation, qui n'est en définitive qu'une lutte collective de l'esprit contre la nature, réconcilie, coalise contre la pression des forces hostiles les efforts divergents des frères ennemis. Ne nous laissons pas de le répéter : la lutte pour la vie gagne en fécondité tout ce que la concurrence perd en intensité combative.

Mais il ne suffit pas de s'en tenir à ces corrections. Ne pourrait-on, en effet, répondre que la concurrence ne meurt sous une forme que pour renaître sans une autre; bien plus, qu'elle arrive à prendre, dans l'espèce humaine, un caractère particulier d'âpreté? Car l'homme ne se contente pas de subir la lutte : il l'accepte, la suscite au besoin; il l'érige en véritable système d'action, en principe moral, la célèbre par l'art, la déifie comme une providence bienfaisante : N'est-elle pas le ressort du progrès dont l'animal n'a cure? La guerre, la concurrence industrielle, la rivalité des inventeurs, ne sont-elles pas une épreuve nécessaire à laquelle se mesure la vitalité des nations, la valeur sociale des classes, le génie des chercheurs?

Il se peut. Mais l'objection est d'autant moins embarrassante qu'elle renferme la réponse. Affirmer, en effet, la nécessité de la concurrence, au nom du progrès, de la morale, de la civilisation, c'est abandonner le terrain de la biologie; car la vie ignore ces préoccupations de l'esprit conscient, ces inquiétudes de l'idéalisme; c'est transposer le problème en termes de métaphysique. Dès lors, la nécessité de la concurrence n'est plus une fatalité naturelle qui commande la vie, mais une conception philosophique, un système de vie, capable sans doute de réagir sur la vie même, mais aussi arbitraire que les systèmes adverses. A pareil système, conçu en dehors de la biologie, on peut légitimement opposer des objections empruntées, non seulement à la biologie mais à l'histoire, à la psychologie, à la sociologie.

Lorsque, par exemple, M. Lester F. Ward écrit : « La guerre a été la condition maîtresse et principale des progrès humains... Quand les races cessent de lutter, le progrès cesse. Elles ne désirent aucun progrès et n'en font aucun<sup>1</sup> », ne commet-il pas justement la confusion que nous signalions plus haut entre la lutte pour la vie et la concurrence vitale ? Autre chose est de reconnaître que la civilisation est une perpétuelle bataille soutenue contre le milieu physique, la maladie, la mort, les instincts antisociaux de la nature humaine, routine, paresse, égoïsme, autre chose d'affirmer qu'elle a pour « condition maîtresse » le carnage et l'asservissement de l'homme par l'homme, paradoxe dont nous attendons encore la démonstration. Qu'on nous explique donc pourquoi les guerres extérieures se raréfient depuis près d'un siècle, et deviennent plus courtes, pourquoi, plus précisément, l'aire des relations pacifiques entre nations s'étend rapidement, reculant les conflits sanglants aux confins du Vieux-Monde, là où les échanges sont encore rares, incertains, mal réglés. Qu'on nous fasse comprendre pourquoi les nations les plus soucieuses de « progrès » sont précisément aujourd'hui celles qui multiplient entre elles les traités, conventions, institutions juridiques, dont l'objet propre est de multiplier les chances de paix, en soustrayant à l'arbitraire de la force le plus grand nombre possible de relations. On n'en finirait pas de dresser le bilan des maux de la guerre, des échecs qu'elle a infligés à la civilisation : qu'on nous dise, en revanche, une bonne fois, en sortant des vagues généralités, quelles inventions elle a suscitées, quelles richesses créées, quelle justice établie. Après cela, il est aisé à M. Lester F. Ward d'écrire que « l'agitation en faveur de la paix est caractérisée par une complète méconnaissance de tous les faits et principes cosmiques plus larges<sup>2</sup>. » S'attendait-on à trouver la cosmologie en cette affaire ? Combien l'on préférerait un peu d'histoire et de psychologie sociale !

On en peut dire autant de la compétition du travail et du capital. Jamais la théorie de la libre concurrence, c'est-à-dire du « laissez faire, laissez passer » n'a subi de plus rudes assauts qu'au temps présent. Qui donc ose encore affirmer sans restriction que la liberté guérit seule les blessures qu'elle fait, et que

<sup>1</sup> *Sociologie pure*, traduction F. Weil, Paris, 1906, tome I, p. 295.

<sup>2</sup> Page 297.

les forces économiques, abandonnées sans entraves à leur jeu naturel, produisent mécaniquement le plus grand bien possible pour les sociétés et pour les individus ? Dans toutes les sociétés civilisées se dessine un effort pour limiter, endiguer, régler la concurrence. Socialisme et coopératisme, malgré leurs divergences profondes, s'accordent sur ce point capital, comme ils s'accordent d'ailleurs à proscrire la guerre entre nations.

Il y a, enfin, un véritable abus de mot à considérer l'invention comme un produit spontané de la concurrence vitale. Sans doute l'instinct de conservation s'avive aux heures de crises. L'histoire du rat de La Fontaine est d'une vérité largement humaine. Mais la guerre n'a pas le privilège de susciter le génie. C'est, en général, la fonction du besoin, et du besoin de mieux vivre, infiniment plus que du besoin de simple défense. Ce sont nos exigences les plus artificielles, les moins essentielles à notre conservation, besoin de vérité, de beauté, de confort, qui sont l'aiguillon réel de l'invention ; elles offrent, si l'on peut dire, en dehors des besoins accidentels de la défense, une prime permanente à l'effort des chercheurs de tout ordre. Sans doute, encore, l'émulation est féconde, qui le nierait ? Mais elle l'est, précisément, parce qu'au lieu de détruire, comme la concurrence, elle ajoute l'invention à l'invention. Tendre à faire mieux, c'est, avant toute chose, imiter, intégrer, enrichir. L'inventeur peut bien réduire son rival à mourir de faim, mais c'est là une conséquence accidentelle, non une condition de sa découverte. La lutte intellectuelle, artistique, industrielle, n'est une bataille que par métaphore. Le vainqueur ne supprime jamais le vaincu : il l'adopte.

\*  
\* \*

En définitive, l'idée de la concurrence vitale, comme la plupart des notions empruntées à la biologie, ne saurait fournir à la sociologie un principe d'explication satisfaisant. Elle y introduit une clarté apparente, parce qu'il semble commode à l'esprit humain, avide de simplicité, de réduire les conflits sociaux au type uniforme des drames qui se jouent entre espèces vivantes. L'ampleur séduisante des inductions ainsi obtenues dispense d'étudier plus à fond des phénomènes qui ont leur originalité, leur nature propre, psychique et sociale. Mais on sait

qu'il n'est pas de sophisme plus fréquent ni plus tenace, que celui de la fausse simplicité.

Et nous trouvons encore au fond des théories bio-sociologiques, la trace d'un autre sophisme, d'ordre non plus spéculatif, mais pratique. On fait, croyons-nous, fausse route, toutes les fois qu'on cherche à tirer de l'expérience, du donné, une règle d'action toute faite. On aimerait, sans doute, à trouver dans la « nature » la loi du meilleur, ou simplement les conditions de la vie la plus heureuse et la plus riche. C'a été la grande illusion du XVIII<sup>e</sup> siècle, illusion de philosophes plus informés de géométrie que de sciences naturelles et d'histoire. Or, le chemin du « retour à la nature » ne nous est guère moins fermé que celui du paradis terrestre, car c'est déjà sortir de la nature que de prétendre y revenir ; c'est subordonner l'effort à un préjugé métaphysique sur l'excellence, la « bonté » de cette nature, alors que celle-ci n'est en soi ni bonne, ni mauvaise, mais nous offre le mélange le plus confus de nécessité et de contingence, les exemples les plus contradictoires de furieux égoïsme et d'abnégation touchante, de concurrence et de solidarité. Ériger donc la concurrence en loi de l'action, c'est choisir, adopter pour sien l'un des moteurs multiples de la vie ; ce choix du simple dans le complexe, cette option dans l'expérience ne saurait évidemment procéder de l'expérience seule.

Quels que soient, en effet, les enseignements de la nature, l'esprit humain ne peut les recueillir d'emblée, dans leur objectivité et leur simplicité absolues. Force lui est de les interpréter. Il en est, à cet égard, de la pratique comme de la science même. Celle-ci, écrivait le regretté A. Hannequin, dans son admirable *Programme d'Histoire générale des sciences* « est exclusivement un système de concepts, concepts dont pas un, fût-il le plus humble et le plus empirique, n'est proprement et simplement la copie d'une chose brute, ... dont pas un non plus, fût-il le plus théorique et le plus hypothétique, n'est purement arbitraire, ni purement inventé par un caprice de l'esprit »<sup>1</sup>. A plus forte raison, l'ensemble de nos maximes morales est-il un système où l'a priori se mêle étroitement à l'expérience, pour en déterminer l'usage pratique. L'homme réflé-

<sup>1</sup> *Revue internationale de l'Enseignement*, 15 juin 1906. p. 491.



chit la nature ; connaître c'est nécessairement déformer les données brutes que l'expérience présente. Et c'est là une première réaction de l'esprit sur les choses. Mais quand il faut agir, c'est-à-dire déterminer l'avenir, la connaissance du donné ne suffit pas, car ce que nous savons du présent ne nous permet nullement, en matière morale et sociale, de déterminer l'avenir. Dès lors, une nouvelle réaction de l'esprit s'impose. A la moindre détermination de l'avenir nous suppléons au moyen de nos propres déterminations. Au système du savoir, nous ajoutons des schèmes idéaux ; nous concevons l'emploi d'une heure, d'une journée, de notre vie entière, nous élaborons des plans de réforme sociale, nous bâtissons même par la pensée la cité future. Aussi l'esprit agissant va de l'idéal au réel pour imprimer au second la marque du premier. Et sans doute l'idée n'est ici que le réel deux fois interprété par l'esprit. Seulement cette interprétation même n'est pas observation passive, mais adaptation réciproque de l'expérience et de l'idée, action déjà. La concurrence, comme la solidarité, est une des données que l'expérience doit enregistrer avec soin, une force sociale dont il serait puéril et dangereux de ne pas tenir compte. Mais l'antagonisme même de ces deux forces réelles oblige l'homme à ne pas chercher en elles seules la norme de son activité. Une morale de la concurrence est aussi chimérique qu'une morale pure et simple de la solidarité. Tout système d'action est un effort de l'esprit pour réagir au nom d'une idée sur les conditions normales de la vie. Le mot de Bacon reste toujours vrai : *Homo additus naturæ*.

TH. RUYSEN.

